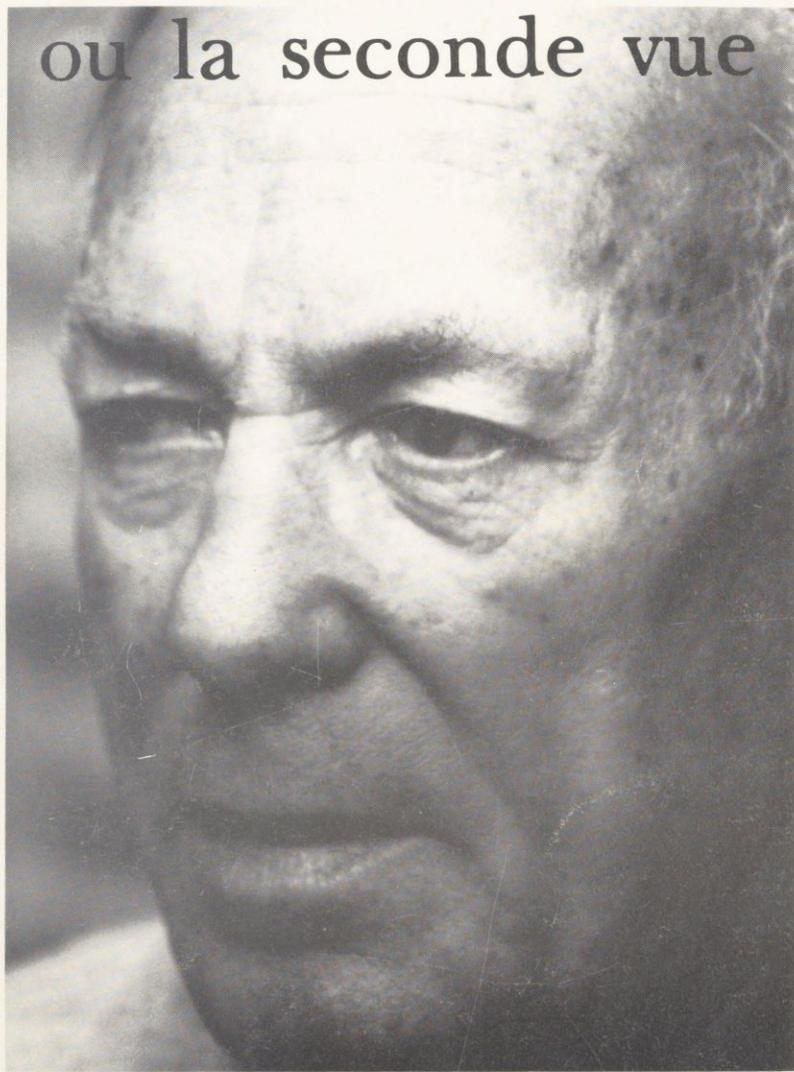


50Z
19194
(1)

8
3

GEORGES NAVEL

ou la seconde vue



Le temps qu'il fait  *Cahier un*

GEORGES NAVEL
ou la seconde vue

Cahier un
sous la direction de Gérard Meudal

*Ouvrage publié avec le concours
du Centre National des Lettres*




Le temps qu'il fait
Georges Monti, éditeur

45
40 Z

9194

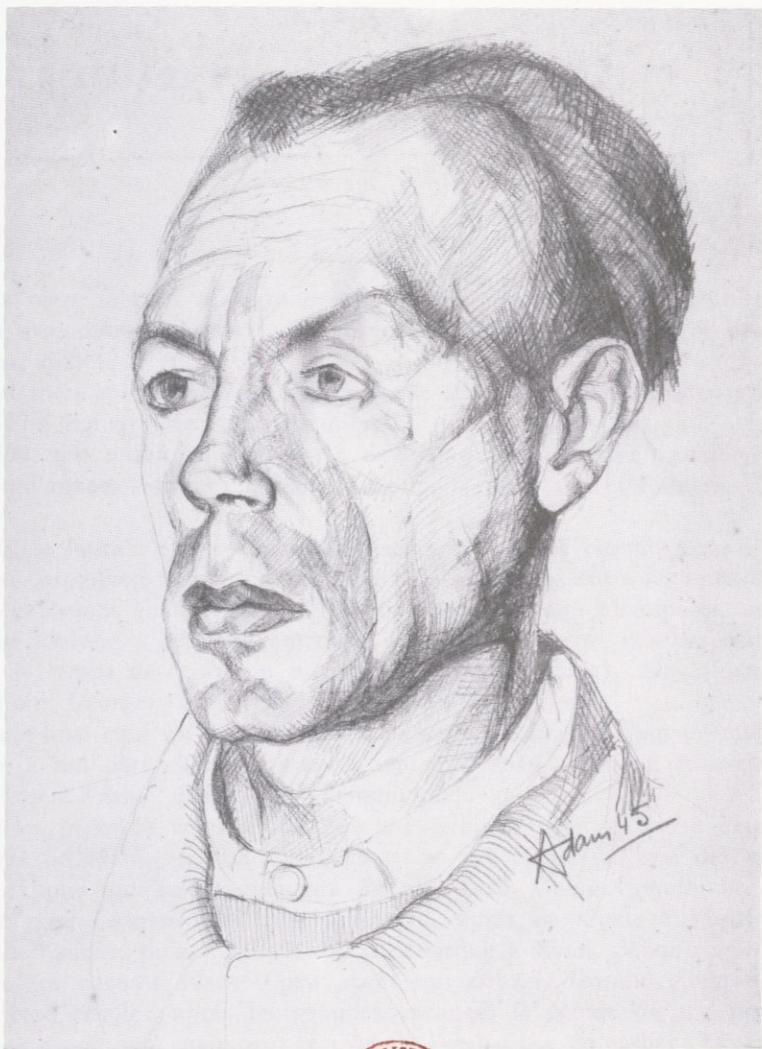
(1)

Sommaire

	Apprentissages	5
Georges Navel	Le travail d'écrire	10
Gérard Meudal	Le règne de la lumière	16
Daniel Rondeau	L'accord parfait	19
Pierre Aubery	Georges Navel et l'art d'écrire	21
Georges Navel	Zola chez les ouvriers	30
Patrick Cloux	Navel à tire-larigot	33
Maurice Nadeau	L'exemple de Georges Navel	35
André Dhôtel	Une parole directe	38
Patrick Vauday	Travaux et parcours de Georges Navel	41
Alain Bourdon	Navel, au débotté	43
Georges Navel	Avec Bernard Groethuysen	45
Philippe Petit	«La formation des opinions»	52
Jean Duvignaud	«Chacun son royaume»	56
Danièle Sallenave	«Le miracle vient des mains»	58
André Dalmas	Sur «Chacun son royaume»	73
Ph. Latour	«Ma mère va aux champs...»	74
Georges Navel	Les rencontres du Contadour	75
Georges Navel	Jean Giono. Henry Poulaille	81
Gérard Meudal	Navel et le Goncourt	83
Jean-François Jung	Avis de lecteur	87
Yves Lévy	Georges Navel, ou la seconde vue	89
Serge Bonnet	Le Saint-Sulpice social	94
Anne Blanchard	«Sable et limon»	96
	Lettres de Georges Navel	99
	Lettres à Georges Navel	107
Gérard Meudal	«La Sidi-Brahim»	126
Georges Navel	Deux extraits de La Sidi-Brahim	127
Georges Navel	Paris, Parc des attractions	152
	Bibliographie	153
	Repères	156



N.B. Il est question, à plusieurs reprises, dans les pages qui suivent, du dernier livre de Georges Navel. Cet ouvrage, inédit, était connu aux collaborateurs qui l'évoquent sous le titre : «*La Sidi-Brahim*». C'est récemment que nous avons appris qu'il allait paraître très bientôt aux éditions *Le Sycomore* réintitulé «*Passages*».



1694-1982-11082

Georges Navel par Henri-Georges Adam
(mine de plomb, 1945)

Apprentissages

«Ma mère m'a eu à quarante-sept ans». «J'étais le dernier, son treizième». Elle «en avait cinq à pleurer, des grands et des petits que je n'ai pas connus». (*Travaux*, dixit).

Père et mère sont d'origine paysanne, elle fille de petits cultivateurs normands, lui, fils d'un vigneron de Pagny-sur-Moselle.

En 1904, à la naissance de *Georges*, de son «quelot», le père travaille depuis une trentaine d'années comme manœuvre aux hauts-fourneaux et fonderies de Pont-à-Mousson.

Bientôt la famille quitte Pont-à-Mousson, où *Georges* est né, pour s'installer à Maidières, un village voisin. La mère partage son temps entre les soins du ménage et ses occupations champêtres. «Elle était si souvent aux champs et aux bois ou à faire sa lessive ou celle des autres en journée, que je ne sais pas comment elle trouvait le temps de tenir son ménage». (*Travaux*, dixit). Elle aimait le plein air, bambin, *Georges* l'accompagne dans toutes ses sorties.

Il a sept ans, c'est un écolier, quand en semaine, sous le coup de midi, il porte la soupe à son père. Trois ans après, en août 1914, le vieux manœuvre quitte définitivement l'usine, et lui l'école communale.

Après les premiers combats de Bois-le-Prêtre, le front se fixe à deux ou trois kilomètres de Maidières. La Croix-Rouge se préoccupe du sort des enfants des villages exposés aux bombardements. En mai 1915, *Georges* rejoint un convoi en partance pour l'Algérie. Six mois plus tard, après un séjour à Yusuf dans une famille de Colons, puis à Aïn-Béida, il débarque à Lyon, début octobre, pour y rejoindre ses parents évacués peu après son départ. Durant quelques mois, il renoue avec l'école; après les grandes vacances il décide de n'y plus revenir. Il n'a que douze ans, mais peut trouver de l'embauche en atelier. En 1918, grâce à son frère Lucien, le jeune manœuvre fait la connaissance d'une phalange de militants syndicalistes, mobilisés dans les usines de guerre. Leur rencontre est l'origine de son éveil.

«Je ne me suis jamais guéri de 1919» (*Travaux*, dixit). C'est l'époque des grands espoirs nés de la Révolution russe. Durant cette période d'effervescence, Lucien, René et *Georges*, les frères Navel, assistent à de nombreux meetings, aux causeries, aux réunions organisés par les groupes d'avant-garde. Brochures, journaux, ouvrages de la propagande anarchiste, *Georges* lit beaucoup et rêve aussi aux problèmes de la société future, communiste libertaire. En 1920, il se lie d'amitié avec un groupe de jeunes camarades qui suivent les cours du soir de

l'Université syndicale. Les discussions, les débats de ce club de philosophes en herbe, peuvent être parfois si passionnants qu'ils attirent tout un public de vétérans. Ce groupuscule se dissout deux ans plus tard, son influence a fortement marqué l'apprenti-ajusteur, le futur auteur de *Travaux*.

En 1922, après le départ de ses parents pour Lunéville, Georges décide d'aller réfléchir au sens de la vie, sous le ciel de l'Algérie. Il rêvait d'être berger, de garder les moutons aux alentours de Yusuf. Il doit se contenter d'un emploi d'ajusteur au dépôt des chemins de fer de Bône-La Calle. A son retour, deux mois plus tard, il trouve de l'embauche chez Berliet, à l'atelier d'outillage. Au printemps, après un très bref séjour à la colonie anarcho-naturaliste, végétalienne de Bascon où il a rejoint son frère René, il trouve de l'embauche chez Renault à Billancourt. Il a besoin de retrouver ses copains naturo-végétaliens du foyer de la rue Mathis, seul il s'ennuie. Il revient à Paris. Ses changements d'emploi et d'habitat sont très fréquents. Pour s'assurer de grands loisirs à l'exemple de ses amis et nombreux camarades du foyer dit des «mangeurs de carottes», il pratique le «macadam», vit aux frais de «La Providence» et de «La Paternelle» ou d'autres compagnies d'assurances. Il passe de nombreux après-midi à la bibliothèque Sainte-Geneviève et ses soirées au théâtre, dont c'est la grande époque grâce à Gémier, Dullin, Copeau. Les thèmes des débats du club du Faubourg attirent un nombreux public aux conférences organisées par Léo Poldès, le groupe de «mangeurs de carottes» n'en manque aucune, Navel et son jeune copain lyonnais, Philippe Latour assistent à toutes. La pratique du «madacam» par la comédie qu'elle impose écœure bientôt le jeune ajusteur, qui, en automne regagne Lyon, plus propice à la vie régulière, à l'acceptation des contraintes de la vie d'usine. Il en repart bientôt pour passer le conseil de révision à Lunéville où sont fixés ses parents. Sa sœur aînée le case à l'auberge, il trouve du boulot. Sa vieille mère s'emploie comme femme de ménage chez les bourgeois, son vieux père est gardien de nuit dans un hôtel. Leur sort l'attriste, la solitude le déprime, il s'ennuie à mort, songe au suicide. Les gens qui acceptent la vie et le destin commun jusqu'à la vieillesse ont un secret dont il se sent absolument et péniblement privé. Comme dit Jules Laforgue : «Je suis Ariel — Nul ne m'attend que l'amitié des chambres d'hôtel». La lecture de *Hamlet* et de *Britannicus* n'est pas de nature à égayer ses esprits, ni la vue des champs neigeux ou celle des cimetières des morts au champ d'honneur qu'il découvre le dimanche en promenant ses idées noires. Après une visite à son frère Adrien, l'aîné de la famille, manœuvre à l'usine de Pont-à-Mousson depuis une trentaine d'années, Georges quitte Lunéville. Père de cinq enfants, dont l'aînée à le même âge que son cadet, Adrien est un très brave homme d'une tranquillité d'âme parfaite. Dans la douceur de son foyer, Georges recouvre son équilibre. En semaine, il travaille à l'usine, le dimanche, en compagnie des gamins, ses neveux, Georges fait de longues balades en forêt. Le soir, quand la maisonnée est endormie, il veille. Dans un recueil d'articles d'Octave Mirbeau, un long texte sur Rodin l'enthousiasme, l'éveille si vivement qu'il décide de retourner vivre à Paris dès le retour du printemps. A son arrivée là-bas, il a pour logis une mansarde, habitée jusqu'à ce moment par son copain Philippe Latour qui, lui, repart pour Lyon retrouver sa mère. Il trouve du boulot chez un petit patron de Belleville; plus tard de l'embauche chez Citroën. Il s'y maintient. Abonné de la librairie d'Adrienne Monnier, ses choix se fixent sur de bons ouvrages. Il passe ses dimanches au bord de la Marne, en joyeuse et nombreuse compagnie, celle des garçons et

jeunes filles, les choristes des «Fêtes du Peuple». L'été fini, il revient à Lyon où l'attirent ses plus vives amitiés. Le jeune ajusteur trouve un bon boulot et un gîte assez plaisant, mais, hélas il supporte si mal la solitude que son ennemi, le démon de l'ennui le ronge bientôt. Il a si triste mine que sa sœur Marguerite décide de lui venir en secours en l'accueillant comme pensionnaire dans son foyer. Elle et son mari et leurs deux fillettes ont pour logis un «garno» d'une seule pièce. Georges aura pour couche un matelas étalé sur le parquet, un de deux matelas du lit conjugal. Le jeune frugivore, crudivore, heureux de retrouver la bonne soupe, recouvre une fois de plus son équilibre et il va au boulot régulièrement. Il a glissé quelques poèmes dans la boîte à lettres du docteur Malespine. Le médecin publie *Manomètre*, revue cosmopolite et surréalodadaïsante : Hans Arp, Tzara, Delteil, Jules Supervielle, figurent parmi ses participants. A l'occasion d'une visite à son cabinet, la consultation terminée, la tournure de leurs premiers échanges incite Malespine à demander à Navel si comme il le suppose c'est lui le fauteur des poèmes dont la trouvaille l'a intrigué. Malespine donnait des cours sur l'esthétique et la psychologie à «l'Université syndicale». Essayiste, poète, graveur, romancier, Malespine publie lui-même ses ouvrages. Après cette première rencontre dans son cabinet, le médecin et le jeune ajusteur se lient d'amitié. La mère et l'épouse du docteur, Anna, étudiante en médecine, marquent du plaisir à accueillir le jeune ouvrier, très souvent il partage leur repas du soir. Son couvert est mis; impossible de refuser leur invitation.

Malespine a achevé ses études de médecine à la Faculté de Nancy, mais passé sa jeunesse à Cannes, la mère et le fils ont toute la bonne grâce des gens du Midi. A table, on plaisante, on parle gaiement. Le repas terminé, les deux amis poursuivent leurs échanges dans le cabinet de consultation. Esprit curieux, homme d'une vaste culture, Malespine aborde allègrement les thèmes les plus divers. Sa conversation est enrichissante, celle d'un homme heureux de communiquer ses idées à un garçon assez éveillé pour partager son admiration pour Rémy de Gourmont. Parlant peinture, Malespine l'entretient du cubisme, d'urbanisme, des conceptions de Le Corbusier, de l'art nouveau sous toutes ses formes, même du manifeste de Marinetti. Grâce à ces nombreuses soirées, toutes prolongées au-delà de minuit, Navel passe un bel hiver. Dans sa grande boîte de Vénissieux, ses occupations, son boulot d'outilleur ne lui pèse plus. Navel nourrit l'intention de mener une vie aventureuse. Le printemps venu, il décide de partir pour l'Espagne, et là-bas de s'engager dans le Tercio pour rejoindre le Maroc et de désertir pour prendre part au combat des tribus marocaines. Informé de son projet, Malespine tente vainement de l'en dissuader. Navel part. Arrivé à la frontière, on lui offre de l'embauche dans une entreprise forestière. La tâche de l'équipe chargée de la pose des câbles d'un site à l'autre des profonds ravins est fort rude. Il est heureux de vivre au grand air, de se tanner le cuir au soleil, de s'endurcir en dépensant ses forces. Au cours de l'été, il manie la pelle et la pioche. Il a pâti, mais le soir, la fatigue dissipée, vécu ses plus beaux moments d'éveil. Navel les évoque : «A volonté, j'échappais au sentiment de banalité, je me retrouvais au monde presque aussi étonné que la statue de boue du père Adam. Je songeais à la course des étoiles, au froid éther, à l'énergie devenue matière. Du regard, je suivais les tourbillons de fumée de ma cigarette. Fumée et cendres, images de la durée brève. L'idée de la mort, sans douleur, me traversait. Mêlé au goût du tabac, le café froid prenait goût de cyprès. Le marbre blanc

de la table semblait funéraire. Dans la carafe posée sur la table, l'eau était belle». (*Parcours*, dixit).

Navel est de retour à Lyon, quand Malespine, au début de l'hiver, décide de rassembler une troupe qui jouerait ses pièces. Navel recrute une poignée d'amateurs parmi ses amis. Les répétitions ont lieu au domicile du docteur. Les spectacles que «Le Donjon» donne dans des salles diverses attirent peu de monde. Aux répétitions de la troupe, Navel se lie d'amitié à Marie Ferrari, belle et joyeuse jeune fille, pianiste et étudiante compositeur. Les beaux jours venus, il part à pied, sac au dos, vers la côte d'Azur. Là-bas, manœuvre maçon ou terrassier, il va d'un chantier à l'autre et dort à la belle étoile. La jeune fille et son groupe d'amis passent leurs vacances sur la côte varoise, Navel les rejoint. Dès les premiers jours d'automne, il revient à Lyon dont il repart presque aussitôt pour Paris en compagnie de l'étudiante. Ils vivent quelques temps ensemble jusqu'au moment où l'ajusteur est congédié de son emploi. Leur liaison, coupée de longues ou brèves séparations, durera plus d'une vingtaine d'années. Ils se quittent, Navel repart vers les chantiers de la côte d'Azur. Fin mai 1927, ils se retrouvent. En se rendant à Toul pour répondre sagement à l'appel de la caserne, le conscrit passe à Paris. Trois semaines plus tard, il est de retour. Déserteur, il dispose du livret militaire de son copain Philippe Latour. Le jeune appelé, ajourné deux fois, pris «bon absent», faute d'avoir pu se présenter au dernier conseil de révision, avait rejoint la caserne pour tenter d'obtenir une réforme définitive. Là-bas, ses efforts pour être en règle avec les autorités, sont restés vains, «il a fait le mur», non sur un coup de tête, la réplique à son échec étant déjà prévue. Durant quelques mois, l'ajusteur-outilleur travaille chez Citroën, dans l'enfer de Saint-Ouen, puis au printemps chez Renault dans des conditions infiniment plus favorables. Grâce aux encouragements de sa compagne, il repart vers la Côte d'Azur, terre promise à tous les rêves de développement total de ses facultés. Tout lui semble possible, il deviendra peintre, médecin, architecte. Tout lui semble possible avant son départ, à l'arrivée il déchant. L'espoir renaît dès que Navel est embauché au sanatorium de Courmettes où sa bonne mine fait bon effet sur les époux Monod, les directeurs de l'établissement. Le site et son panorama sont d'une merveilleuse beauté, là-haut on est presque sur le toit du monde. Navel a pour livres de chevet : *Les Cahiers de Malte Laurids Brigge* et *Le Gay Savoir*. L'influence de Nietzsche et de Rilke l'imprègne plus vivement dans ce haut lieu favorable aux plus réconciliantes songeries. Les Monod sont liés aux milieux théosophiques. L'épouse du docteur est allée aux Indes et en Hollande pour rencontrer Krishna-Murty. L'originalité du garçon qu'ils occupent à la surveillance d'un groupe d'enfants pâlots en convalescence n'a rien qui leur déplaît. Ses tâches sont faciles. Lui, pendant qu'ils se baignent ou nagent dans le grand bassin d'arrosage, exerce sa main à de rapides croquis. Vêtus, tous portent la tunique et chaussent des sandales à la Duncan. Leur surveillant, qu'ils nomment familièrement Philippe-le-Végétarien, a adopté la même tenue, avec ses cheveux un peu longuets, il ressemble à un moine russe. Son nom, Latour, s'accorde à sa stature de longiligne. Il veille tard dans la nuit mais se lève à l'aube, il écrit des nouvelles. Son séjour à Courmettes ne dure que quelques mois. L'homme est le miroir de la Création, il doit tout voir, parcourir la planète. C'est le temps de la campagne des figues à Solliès-Pont, Philippe devenu jardinier dispose de moins de loisirs, c'est presque sans regrets qu'il quitte les gens et les choses du magnifique perchoir.

De retour à Paris, après deux ans d'absence et d'occupations diverses, Navel fréquente à ses heures de liberté une académie de dessin. Sa compagne assure le secrétariat d'un trio d'hommes d'affaires souvent absents. Le couple a pour logis une mansarde qui sent le souffre et les punaises, sauf au moment où domine l'odeur du réchaud à pétrole et de la ratatouille. Ses amis, une famille de fermiers de Valmer informent Georges que s'il voulait il pourrait trouver à louer une maisonnette et un bout de terrain situés dans leurs entours et qu'il aurait du boulot dans l'équipe de terrassiers qui travaillent à l'achèvement de la route de la corniche. Peu après son arrivée là-bas, il loue pour une poignée de prunes un charmant domaine depuis longtemps à l'abandon. Pendant deux ans, l'époque de son séjour au «Vieux Saulnier», il mène un genre d'existence aussi plaisant que celui de l'Américain Henry Thoreau. En 1932, quand il doit quitter son paradis, c'est la crise, les temps sont durs sur la Côte et partout. Il connaît la faim à Nice. Après quelques mois d'errance d'un boulot à l'autre, Navel revient à Paris. En novembre 1933, Navel décide brusquement de régulariser sa situation militaire. Après un séjour au Cherche-Midi et à Charles III, la prison de Nancy, il passe en jugement. Le tribunal militaire le condamne à deux ans avec sursis. Après un stage à Toul, dans la DCA, Navel de retour à Paris et n'y trouvant pas de boulot repart vers la terre promise. Un an plus tard, il s'installe aux «Amandiers» et signe un bail de neuf ans. En 1937, il est terrassier sur un chantier de l'Exposition, puis durant deux mois aide-jardinier au Parc de Sceaux. On le congédie très poliment après la soudaine découverte du casier judiciaire où figure sa condamnation. Quel bonheur pour lui, il repart vers les «Amandiers» ! Là-bas, à ses moments de liberté, il pourra écrire.

En 1944, Navel, apiculteur à Seillons-Source-d'Argens, occupe les loisirs que lui laisse son nouveau métier à rédiger les chapitres de *Travaux*.

*

De mars 1944 à octobre 1954, Navel exerce le métier d'apiculteur exploitant à mi-fruit à Seillons-Source-d'Argens (Var).

Travaux paraît en 1945 aux éditions Stock, et obtient le prix Sainte-Beuve en 1946.

Ensuite sont publiés aux éditions Gallimard :

Parcours en 1950,

Sable et Limon en 1952.

De 1954 à 1970, Navel est correcteur d'imprimerie, notamment, à partir de mars 1961, au journal *L'Humanité*.

Chacun son royaume paraît en 1960 chez Gallimard.

Travaux fait l'objet d'une nouvelle édition augmentée chez Stock en 1969, et d'une réédition conforme à l'originale en 1979, dans la collection de poche *Folio*.

Actuellement, Georges Navel vit une partie de l'année près de Die, dans la Drôme, et l'autre près de Paris.

(NDLR)

Le travail d'écrire

Michel Butor a longtemps insisté sur la poésie et la prosodie de l'écriture. Or, il me semble que, pour un romancier, insister sur le langage, sur sa forme, son caractère poétique, est superflu. La poésie est pour moi un contenu et non une forme. Lorsqu'on dit par exemple : «Tu avais des mains exquises, quand je t'ai prise», ce n'est pas de la poésie, c'est de la rime. Le poème est un contenu.

Autrefois, j'étais jaloux des possibilités poétiques que possèdent les grands romanciers. Dans *Une victoire*, de Conrad, un personnage allume dans la nuit un cigare, et au loin un volcan lance aussi sa petite lueur. Voilà un rapport poétique. Je pense que l'écriture est une forme de sténographie. Nous tendons à communiquer dans une forme précise ce qui est confus. Aussi toute rhétorique est-elle une mise en expression. Quand l'expression est soumise à la rhétorique, on n'a plus devant soi que des farceurs. Quand l'écrivain a de grandes facilités (je pense à Colette), on est dans la virtuosité. Je ne parle évidemment pas de la matière, mais de la phrase.

L'écriture est donc fonctionnelle. Je dis telle chose parce qu'elle ne peut être dite autrement. Il faut une somme d'efforts pour y arriver.

J'en viens à un sujet plus personnel : ce qu'on appelle les motivations de l'écrivain, ou ce qu'on peut encore appeler la vocation. Jusqu'à douze ans, j'ai beaucoup lu. A quatorze ans, je suis devenu militant syndicaliste. Dans cette démarche il y avait un appel vers la Culture, quoique ce ne soit pas là véritablement la Culture.

Quand on cherche une origine à un mouvement, on en trouve toujours deux ou trois. J'ai écrit depuis l'âge de sept ans : j'étais épistolier; j'avais une petite nièce et j'écrivais des lettres sur elle à mes parents. Puis vers 1915, je me trouvai en Algérie; j'éprouvai le dépaysement. A Constantine, j'étais dans un hôpital militaire, malade. M'y ennuyant j'écrivis une carte postale. Elle me produisit à moi-même de l'effet, je me dis que je n'étais pas malade. Je n'étais pas mû par un besoin de création, mais de communication.

Vers dix-huit ans un chagrin d'amour me mit en contact avec la poésie, que je ne comprenais pas très bien. Pourquoi des gens écrivaient-ils d'une telle manière ? Heureusement, Verlaine est assez accessible. Je fis un petit poème : c'était un début.

Ensuite je rencontrai Malespine : un médecin qui faisait des conférences à l'Université syndicaliste. Il connaissait Tzara, éditait une revue cosmopolite, etc. J'avais lu une fois, dans la presse assez avancée, des poèmes Dada, je trouvais que c'était amusant : un peu comme les maçons de l'UNESCO qui regardent un Picasso et qui se disent : «Après tout, pourquoi pas ?» Je glissai un poème dans la boîte aux lettres de Malespine. Il le reconnut comme venant de moi. Quand nous nous revîmes, il m'expliqua que la poésie était tout autre chose. L'éveil avait commencé ; j'allais dans cette direction.

A travers le confus de l'image, je désirai exprimer autre chose, mon point de départ étant une imitation. La poésie était une tentative de dépassement ; il s'agissait d'être en quelque sorte illuminé ; un peu comme lorsqu'on a bu un coup. La vie ordinaire est un état grisâtre, et il existe de temps en temps des ruptures. C'est cela qui fait la différence entre ce que nous donne le versificateur et la véritable poésie. On se dit, lorsqu'on vit dans le malheur et que le bonheur nous traverse, qu'on a un secret qui peut être saisi. C'est ainsi qu'à un moment donné, étant moi-même heureux, j'ai cru mon existence extrêmement importante. Il me fallait trouver la formule. J'étais également un petit peu peintre, mais cela m'intéressait moins.

Je ne me proposais pas d'être écrivain. J'étais terrassier. Je connaissais bien l'euphorie musculaire. Le mouvement factice commencé par une sorte de poème Dada devenait une sorte d'aspiration. J'avais vingt-huit ans. Il me semblait que si je trouvais la formule, elle pourrait me servir au cas où, à nouveau, je me trouverais dans l'obligation de reprendre, par exemple, le travail d'usine. Il me suffirait alors de réciter le petit poème que j'avais écrit pour que le monde se transforme. Comme quelqu'un qui se dirait : «aujourd'hui il pleut, mais on ne m'aura plus : le soleil se cache derrière les nuages ; je connais le profond secret des choses». Ce mouvement a été la direction même.

Je suis venu à Paris vers 1934. Ce que j'avais écrit était à peu près insignifiant, en tout cas ne contenait rien de ce que j'avais à faire. La poésie ne signifia plus rien alors pour moi : elle m'apparut comme la conquête de la folie douce. Elle était une «artisterie» qui ne m'intéressait plus, je l'abandonnai. Il me devenait plus important d'être un militant politique. Je décrivais ma misère à Bernard

Groethuysen qui m'affirmait que j'étais un écrivain. Mais comment pouvais-je concurrencer Dickens et Dostoïevski ? Les écrivains étaient pour moi des gens dont les yeux lançaient des flammes et qui avaient de longs cheveux. Ceux que je rencontrais à Paris ressemblaient un petit peu à des provinciaux. Et puis je n'avais pas besoin de communiquer avec un grand public, seulement avec quelqu'un.

Je me suis mis à écrire sans trop savoir ce que je dirais. J'avais certaines expériences, mais que fallait-il raconter ? Fallait-il attacher une certaine importance aux injustices sociales, dire combien je gagnais de l'heure ? J'ai quand même fait un petit livre, je l'ai donné à lire. Malgré l'appui de Moussinac on refusa mon ouvrage.

Je me retrouvai un peu comme une botte de poireaux. On m'encourageait à écrire, et puis on refusait mon livre. Je n'avais pas de prétention : je songeai à aller montrer mes poèmes à Cassou qui verrait quel être intéressant j'étais.

Un copain de *l'Huma* me demanda quelques extraits de mon livre. Je les lui donnai. J'écrivis des papiers pour quelques revues, en particulier pour la *NRF*. Puis je retournai dans le Midi où je trouvais du travail. J'envoyais des récits. On ne me répondait pas, ou bien on me donnait cinquante francs. Je me mis en colère. Je me dis que je n'avais pas besoin d'écrire. J'ai laissé tomber, en effet.

Le poète est un paresseux. Lorsque son expression est finie il n'a plus rien à dire. Le prosateur, lui, est un homme qui continue. Je ne savais pas ce que j'avais cherché dans la poésie et l'écriture. Je me suis alors retourné vers le travail.

Je me suis dit que j'allais devenir attentif à ce que je faisais. Je voulais trouver un accord dans le réel. Le maniement de l'attention intérieure retournée sur l'outil, sur la pelle, sur la pioche, m'ont permis de découvrir un merveilleux moyen d'illumination. J'arrivais ainsi à être un technicien de la pelle. J'appliquais d'ailleurs cette attention à tout ce que je faisais ; même quand je montais à bicyclette. Cela me donnait à réfléchir sur la fonction de la main, la formation de l'intelligence. Je ne voulais plus écrire, mais je me proposais de le faire pour les philosophes, plus tard. Je dirais ce qui se passe dans la poésie, quel était le phénomène poétique.

Une fois, j'avais entendu une conversation à laquelle participait Aron. Il parlait avec aisance de la poésie. Je me dis alors que les intellectuels étaient des êtres curieux : ils peuvent tout mettre en formules. Mais pour nous, dans le travail, la matière, le rapport de l'intelligence avec l'objet est difficile. Il faudrait que j'exprime cette espèce de difficulté.

Pendant la guerre, j'étais en prison. J'ai eu des loisirs. J'ai fait un petit texte sur l'ajustage d'une bielle. Plus tard j'ai continué. Je veux dire que l'écrivain n'est pas très libre. Pour moi la poésie était livresque. Je n'avais qu'une voie : le bonheur, qui était rare. Ainsi lorsque j'étais chez Citroën, je me trouvais dans un monde qui m'excluait presque; je n'y avais presque pas le droit de vivre. J'ai souvent ressenti cette angoisse devant les machines. L'usine détraque, et laisse des traces profondes.

La formation de ma jeunesse donnait une sorte de base : travail, idées politiques. Aussi en tant qu'écrivain on est déterminé par l'adolescent qu'on a été.

Vers 1942, je repris la plume. C'était dans une vie où on crevait de faim. La poésie avait été un échec et un peu semblable à la stratosphère. J'étais alors jardinier dans un préventorium, non loin de ma famille. C'était angoissant le Midi : la faim, le maquis, des hauteurs des Maures. Je me suis dit que j'allais tâcher d'avoir une demi-heure qui m'appartienne : j'écrirais, ce serait un peu comme la prière. Ce que j'écrivais se référait à mes conceptions : je m'étais préparé à la guerre; mais elle m'avait surpris. Quand je reçus mon masque à gaz, j'étais très heureux. Pourtant j'étais très équilibré : j'engueulais les patrons ! Quand j'arrivai à la caserne, ma bonne humeur s'effondra tout d'un coup.

J'ai voulu alors arracher l'épine de l'événement. J'ai réfléchi à la guerre, à ses origines, ses causes. On découvre un monde terrible, et aussi la camaraderie. Comme l'homme est lui-même mis en cause dans un événement de cette nature j'allais tâcher d'écrire un livre où je décrirais cette aventure, mais en innocentant l'homme de l'événement. Je voulais décrire une guerre où il ne se passe rien.

J'ai donc écrit pendant deux ans, le soir, et à mes moments de liberté. Mais je n'y parvenais pas. J'avais changé de lieu : je me trouvais dans les Basses-Alpes. J'avais un besoin profond, mais en même temps je tournais comme un disque, je radotais. «Si je pouvais le dire, je le dirais» pensais-je. «Si je ne le peux pas, pourquoi alors est-ce que je m'en fais un tourment ?»

Un jour j'ai attaqué l'enfance, l'adolescence, et à partir de ce livre que je voulais écrire sur la guerre j'en ai écrit un autre sur le travail.

Kern, je crois, supposait hier que les romanciers étaient des gens un peu «hors du commun». Je n'avais pas besoin d'écrire pour ma part, ou du moins... d'écrire comme un romancier. Ma communication la plus naturelle, c'est une lettre adressée à quelqu'un.

J'ai tracé à peu près le parcours : la biographie, les incidences, la vocation. Occupons-nous maintenant de la forme de ce travail. Eh bien, j'ai commencé par écrire des petites phrases sur ma mère, des évocations du pays natal...

Dans la prose, il ne s'agit pas d'inspiration, mais de travail. On ne sait pas où on en était la veille : on a perdu ses idées. La mise en train est assez longue : on se met au travail, il faut fumer. Et les choses se font.

Pour ce qui est de la discipline de la phrase, pour ma part je ne connais pas de problème, je ne connais que des difficultés. Pour moi, elles étaient très grandes; j'écrivais parce qu'au fond j'étais bègue. Et puis j'ai travaillé en usine, je suis très marqué par l'argot (il est vrai que j'ai fréquenté le milieu anarchiste, qui est puriste : j'avais un copain qui disait : «la bicyclette est mon moyen de locomotion préféré»). Mes règles étaient assez simples. Je me suis dit que je ne pourrais pas tout exprimer. Il faut donc savoir finir un livre sur un objet unique : il ne faut pas sauter plus haut qu'on ne peut. La grâce se conquiert dans l'aisance. Il faut s'attacher à la justesse dans la voix. On a une voix, et on ne la force pas. Les mots scientifiques par exemple sont ennuyeux, tout le monde ne les comprend pas. Alors, choisir toujours le mot le plus humble; ne pas avoir de souci de style. Considérer l'écriture uniquement comme une sténographie. On ne se situe pas pour autant dans le langage parlé. L'écriture littéraire a des conventions, c'est une sorte d'intermédiaire entre le langage oral et ce qui pourrait être parlé.

J'avais écrit une fois un petit papier pour Paulhan. Je travaillais à l'Exposition de 1937 aux Invalides. Je l'ai fait en une heure. C'était une protestation où les choses étaient dites franchement. Il en regretta la préciosité. La leçon était bonne. En dehors de cela je me suis retrouvé en pensant au saut en hauteur et à la voix. Je crois que tout le reste est mystérieux.

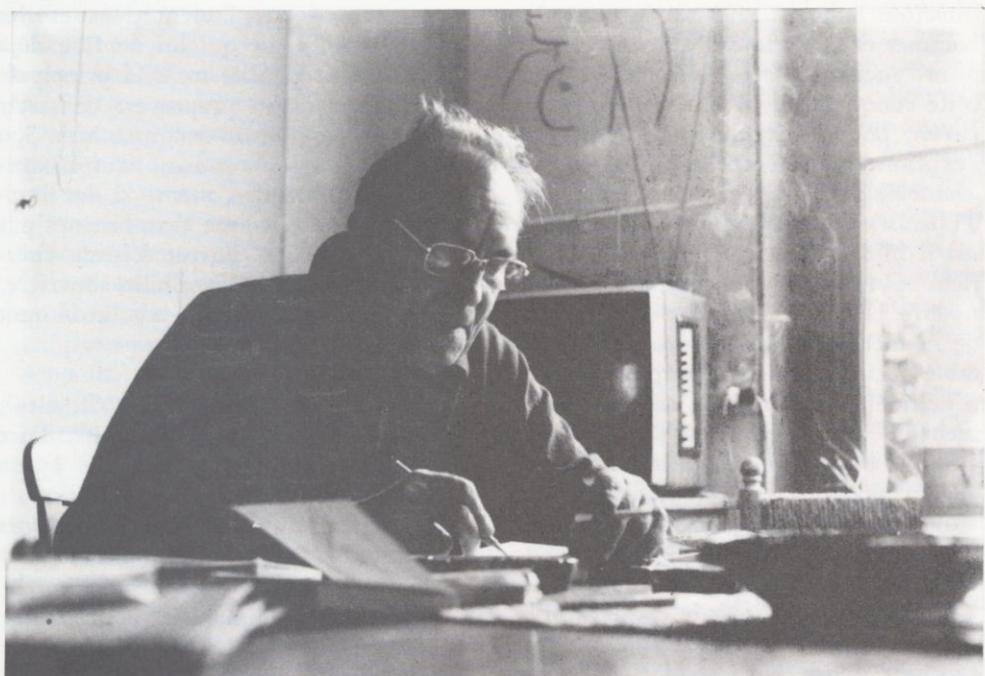
Je n'étais pas romancier, je méprisais un peu le roman. La vie, les biographies m'intéressaient davantage. Le roman doit être de grande classe pour être supportable. Je crois que le tempérament poétique est trop occupé de soi-même pour figurer la psychologie. J'ai eu beaucoup de gêne à choisir à cause de cela, entre le *Je* et le *Il*. J'ai décidé d'écrire un roman autobiographique. Je croyais qu'avec l'Attention j'avais trouvé une grande formule. Mais ce n'était évidemment pas une panacée. Le travail continuait à être une chose très importante, et la question sociale, à laquelle se lient les guerres et les révolutions. J'apportai donc un petit livre sur ces choses. Or

comme j'étais très timide, il m'était difficile de trouver les mots. Quand on ne les a pas, des images naissent par pression, on est paralysé.

Georges Navel

Ce texte a d'abord été publié par *Les lettres nouvelles* (n° d'avril 1959) avec le chapeau suivant : «Lors des entretiens qui se déroulèrent à Royaumont à la Noël dernière entre romanciers, Georges Navel, auteur de *Travaux*, *Parcours*, *Sable et Limon*, prit la parole après Michel Butor, Bernard Pingaud et Albert Memmi. Son intervention, improvisée, toucha profondément les assistants par sa franchise et le ton, qu'elle revêtit soudain, d'une confession publique. Nous pensons qu'en lui gardant ci-après ces caractères elle ne manquera pas d'intéresser également nos lecteurs.»

Cette intervention enregistrée au magnétophone est transcrite avec de nombreuses omissions et inexactitudes (évidemment dues aux difficultés mêmes de ce moyen). Elles trahissent un peu la pensée de l'auteur et parfois jusqu'aux faits rapportés (pendant la guerre Navel n'a pas été en prison, R. Aron parlait de politique et non de poésie, etc.) Navel s'y reconnaît difficilement. Nous avons cependant jugé bon de la reproduire telle quelle, moyennant cette réserve, dans la mesure où elle exprime un regard sur son travail que Navel n'a jamais porté par écrit — alors qu'il aime le faire verbalement.



Georges Navel chez lui, à Meudon, en 1980 (Cliché Philippe Petit)

Le règne de la lumière

par Gérard Meudal

Saluée comme une expression de la classe ouvrière, l'œuvre de Georges Navel a pâti du malentendu qui affecte la littérature dite prolétarienne; l'admiration que l'on porte aux œuvres s'adresse, plus qu'au résultat, au tour de force que constitue la maîtrise du style pour des hommes et des femmes qui n'avaient a priori aucune chance de mener à bien cette conquête. Si ses livres prennent la parole pour ceux qui ne savent pas s'exprimer (on comprend l'intérêt que les sociologues ont trouvé à la lecture de *Travaux*), ils sont un regard privilégié sur le monde du travail porté de l'intérieur par un témoin parfait dans la mesure où il ne profite pas de l'alibi de sa lucidité pour prendre un confortable recul. Surgi du peuple, l'auteur reste fidèle à ses origines, non pas seulement en idées, ce qui est somme toute assez courant, mais en continuant à gagner sa vie dans des tâches qui en auraient rebutés bien d'autres. Son témoignage a d'autant plus de valeur qu'il ne cède pas aux simplifications, à la tentation de forcer le trait. Dernier d'une famille de treize enfants, au travail dès douze ans, conscience lucide qui ne cherche pas d'échappatoire devant la dureté de la vie mais préfère l'affronter de face, Georges Navel n'entonne jamais de couplet misérabiliste pour apitoyer le lecteur. Doit-il évoquer un drame, la mort d'un ami, une ten-

tative de suicide ? Quelques lignes suffisent, pudiques, débarrassées de tout commentaire pathétique. Il ne se présente pas non plus comme une victime du travail, toujours il cède à la propension de dire la joie d'être au monde, il lui arrive de s'émerveiller devant la beauté des halls d'usines. Bien sûr certaines conditions de travail sont inacceptables, dans les «bagnes industriels», l'homme est dépossédé de sa vie, de sa conscience, réduit à l'état de bête de somme, Navel le dit haut et fort mais ce n'est jamais le travail lui-même qui est remis en cause. Pas de manichéisme non plus dans ses propos, lors des rencontres c'est à l'homme qu'il s'intéresse et non à la fonction, le patron n'est pas a priori un vil exploiteur, si c'est un brave type tant mieux, il n'hésite pas à le dire au risque de faire grincer les dents des amateurs d'images d'Epinal. Le ton de Georges Navel se tient toujours également éloigné des lamentations et des récriminations, ce qui lui confère déjà une réelle originalité mais la principale singularité de son propos est de rester étranger à tout souci documentaire. Son but n'est pas de retracer l'autobiographie d'un prolétaire, même si des intellectuels ont été à juste titre fascinés par cet aspect de son œuvre; loin de chercher à décrire une sensibilité ouvrière, Navel écrit plutôt pour abolir le mot ouvrier.

En rédigeant *Travaux*, il avait, dit-il, le sentiment de s'adresser au milliardaire Fabre-Luce (cet essayiste a dit à son propos dans un article du Figaro : «Le vagabond Navel a jeté quelques lueurs sur la condition ouvrière.») L'idée de l'homme de peine fait immédiatement surgir l'image d'un être fruste ne voyant pas plus loin que le bout de son labeur; l'œuvre de Georges Navel est empreinte du souci constant de rendre ses lettres de noblesse à l'homme aux prises avec la réalité concrète. Aucun travail n'est rebutant, aucune position sociale n'est dégradante si elle n'enlève au travailleur la faculté de chercher le

Le temps qu'il fait /
Cahier un

sous la direction de
Gérard Meudal

GEORGES NAVEL
ou la seconde vue



*Textes, articles critiques,
témoignages de :*

Pierre Aubery
Anne Blanchard
Serge Bonnet
Alain Bourdon
Patrick Cloux
André Dalmas
André Dhôtel
Jean Duvignaud
Jean-François Jung
Yves Lévy
Gérard Meudal
Maurice Nadeau
Philippe Petit
Daniel Rondeau
Danièle Sallenave
Patrick Vauday

Lettres de :

Albert Béguin
Paul Géraudy
Jean Giono
Bernard Groethuysen
Alix Guillain
Jean Paulhan
Jean Schlumberger

Ecrits de Georges Navel
Iconographie
Bibliographie

Première de couverture :
Cliché Rod Abrahamson
(droits réservés)

Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XX^e siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été fabriquée par la société FeniXX au format PDF.

La couverture reproduit celle du livre original conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal.

*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en vertu d'une licence confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012.

Avec le soutien du

